

L'Association lacanienne internationale

Préparation au Séminaire d'Été 2022 - Étude du séminaire X de Jacques Lacan, L'Angoisse

Le Mardi 07 décembre 2021

Président de séance : Marc Darmon

Leçon 8 présentée par Christine Robert

Texte

Lacan débute cette leçon en nous disant que l'angoisse est « la seule traduction subjective de l'objet a comme cause ». Autrement dit l'angoisse est une modalité fondamentale de notre rapport au Réel, modalité recouverte la plupart du temps par la fonction de la reconnaissance.

Il part du malentendu concernant ce qu'il convient d'appeler l'objet du désir dans le champ philosophique, malentendu porté à son point extrême avec le dégagement de la fonction de l'intentionnalité par Husserl, où cet objet serait celui du monde d'un sujet conscient tourné vers l'idéal. Par rapport à cela la psychanalyse a quelque chose à dire de sorte que Lacan pose cette question majeure : « Est-ce que l'objet du désir est en avant » comme $i'(a)$, ou bien n'est-il pas à rechercher « derrière le désir » ? C'est par cette question topologique que Lacan va introduire dans cette leçon, de façon explicite, l'objet a comme cause du désir.

Cette topologie est déjà présente chez Freud dans ses formulations concernant la pulsion où le but et l'objet de la pulsion sont repérés à des places différentes. Freud s'appuie sur la différence entre extérieur et intérieur du corps : l'objet comme situé à l'extérieur du corps et la satisfaction de la tendance comme intérieure au corps. Mais pour résoudre cette impasse il faut considérer la notion d'un extérieur – corps morcelé où l'on « manque à soi-même » –, avant l'intériorisation que représente la constitution du *Moi* au stade du miroir. C'est à cet extérieur, $i(a)$, lieu de l'objet, qu'appartient la notion de cause. En résumé a se situe dans la partie gauche du schéma optique, à l'encolure de $i(a)$, donc extérieur au *Moi* $i'(a)$, la partie droite du schéma, avant d'être intériorisé, en tant que manque, dans l'image spéculaire.

Pour imaginer cette topologie Lacan évoque le fétiche, la petite chaussure par exemple qui n'est pas l'objet désiré mais l'objet qui cause le désir, et il suffit qu'il soit présent aux environs de celle qui est désirée. L'important c'est que le fétiche soit présent et ensuite le désir s'accroche là où il peut.

Après ce retour à Freud, Lacan va tenter de nous faire « bien entendre » ce dont il s'agit, à savoir de changer nos habitudes mentales, de changer d'esthétique transcendante, puisque, nous dit-il « là où vous dites je, c'est là qu'au niveau de l'inconscient se situe a . » Or c'est cela qui est intolérable, cette articulation du Réel du sujet dans l'Autre, impossible à reconnaître sauf peut-être dans l'acte assumé.

Donc Lacan en arrive au deuxième point de la leçon : « se reconnaître comme l'objet de son désir c'est toujours masochiste », dit-il ; formulation qui n'est pas évidente à lire même si Lacan nous fait d'abord passer par un éclairage sur les tentatives du désir sadique et du désir masochiste, désirs qui se jouent toujours sur une scène, dans un scénario. On a là des remarques cliniques très intéressantes : sadisme et masochisme ne sont pas des positions d'agression réversibles, mais ce que leur structure fait apparaître c'est qu'il s'agit chaque fois de rechercher

moins la souffrance de l'autre que son angoisse : recherche de l'angoisse de l'Autre, se faire objet consistant pour venir boucher la faille dans l'Autre et le rendre, à son tour consistant, sauf que :

– Le sadique ignore que c'est ce qu'il cherche, se faire le fétiche noir, se faire apparaître comme pur objet, sous une forme éventuellement pétrifiée comme en rend bien compte le portrait de Sade par Man Ray. Le sadique met hors champ l'objet *a* et ses incidences et c'est là que se situe l'affinité de la position sadienne avec celle de Kant qui par sa loi morale « tu dois donc tu peux » met également hors champ l'objet *a*.

Un petit schéma vient représenter comment le désir sadique, cherchant à susciter l'angoisse de l'Autre, introduit une schize chez le sujet en court-circuitant la fonction du fantasme par un court-circuit du poinçon, en introduisant à la place un scénario, un autre bord Imaginaire/Réel qui défait la nodalité, qui disjoint les éléments du sujet.

– Le masochiste, contrairement au sadique, sait, lui, qu'il cherche à se faire apparaître comme pur objet mais le ratage c'est qu'il ne peut se saisir que comme objet d'échange, comme marchandise, comme objet dans le champ des représentations, puisqu'il ne peut se saisir comme objet *a*, comme manque.

C'est là que Lacan nous dit que « se reconnaître comme objet de son désir c'est toujours masochiste ».

Fait-il référence à une position masochiste de structure dans l'analyse qui serait la reconnaissance par le sujet de sa prise dans le champ de l'Autre, au niveau du corps et du langage, autrement dit reconnaître qu'il a été objet pris dans la jouissance de l'Autre ? C'est une question.

Lacan poursuit en nous disant que le masochisme évoque le poids du *Surmoi* qui peut être mis en fonction d'objet cause. Mais soyons prudents, dit-il, avant de l'inscrire au catalogue des objets *a*, évitons la liste des contenus, le risque de positivation déclencheur de l'angoisse. L'objet *a* c'est un objet dangereux, c'est un manque.

Lacan va embrayer sur ce qu'il avait déjà avancé dans la leçon VI, à savoir que le désir et la loi c'est la même chose, « ils sont une seule et même barrière, la barrière de l'accès à la chose » ; mais c'est en tant que la loi interdit la mère qu'elle impose de la désirer et que pour tout dire « on désire au commandement » : voilà ce que veut dire le complexe d'Œdipe dont l'effet est le complexe de castration, au moment « où la loi naît par cette mue, mutation mystérieuse du désir du père, après qu'il ait été tué ». C'est-à-dire qu'après le mythe du meurtre du père, le signifiant « père » vient s'articuler à quelque chose qui a force de désir.

Or quand le *Surmoi* fait la loi, nous sommes dans une forme dépréciée du complexe de castration – c'est-à-dire du moins phi – et pour tout dire dans une forme dépréciée de petit *a* puisque c'est moins phi qui ménage la place et la fonction de *a*.

On arrive ensuite au troisième point de la leçon qui concerne la possibilité des manifestations de l'objet *a* comme manque.

Le névrosé tâchant d'essayer de se reconnaître comme objet de son désir, cherchant à lire dans l'Autre de quoi il retourne, ne rencontre que X, la place vide au-dessus de *i'(a)*, le manque qui fait tenir l'image spéculaire. C'est à cette place vide, pas sans lien avec « le plus lointain », le refoulement originaire, que se structure l'*agalma*. Ce qui est visé dans le transfert c'est cette place vide, lieu de l'*agalma*, et c'est souvent cette dimension qui est négligée.

Cette place vide est cernée par un bord, bord du miroir, bord de l'encolure du vase, bord du poinçon : encadrement du fantasme, fenêtre qui s'ouvre venant marquer la limite illusoire entre Réel et Imaginaire et désigner le lieu de l'angoisse.

Phénomène de bord sur lequel le transfert vient opérer et nous savons que souvent l'analysant est saisi d'angoisse au moment d'entrer dans le cabinet de l'analyste. Transfert en tant qu'amour présent dans le Réel, permettant non seulement la répétition mais aussi la possibilité pour le

sujet d'interroger ce qui lui manque puisque c'est avec ce manque qu'il aime. Bord Réel/Symbolique du transfert qui se noue au lieu de l'angoisse Imaginaire/Réel. Est-ce que ce n'est pas cet amour présent dans le réel, dans le transfert, qui vient muter en fin d'analyse en « amour de bord » comme seul *heim* du sujet et est-ce que le désir de l'analyste ne se constitue pas de cette reconnaissance impliquant une mise en acte ?

Pour terminer la leçon en relation avec le statut de l'objet cause qui peut chuter, tomber, Lacan va reprendre le cas de la jeune homosexuelle, amenée en consultation à Freud après qu'elle se soit laissée tomber du haut d'un petit pont dans les circonstances que nous connaissons : passage à l'acte où le sujet, « subitement » confronté à la conjonction du désir et de la loi et réduit à son identification à *a*, s'éjecte de la scène. Tout se passe « subitement » dans une toute autre temporalité que celle de la cure qui permet la mise en place d'une identification, non à *a* mais par *a*.

La jeune fille se trouve abolie comme « sujet absolu » c'est-à-dire comme la porteuse de ce phallus absolu qu'elle s'était faite, pour et vis-à-vis de la dame tout en sacrifiant dans le même temps cette position afin de la lui conférer, se posant ainsi comme garante d'une loi du désir, d'une loi du père qui l'a déçue, mais dans un renversement : car toute l'affaire est adressée au père et ce que la jeune fille lui dit c'est que puisqu'elle n'a pas pu être son objet, sa femme, eh bien elle va soutenir la position inverse, celle du phallus pour la dame. Mais quand elle croise le regard courroucé du père, le montage s'effondre et la jeune fille sort de la scène.

La confusion chez la jeune homosexuelle de l'objet *a* et du phallus qui n'est plus pour elle l'instrument du désir mais sa cause, est ce qui vient rendre problématique la mise en place chez elle du complexe de castration, et pour finir c'est Freud lui-même qui la laissera tomber.

C'est vraiment la question, le souci de Lacan de montrer, dans ce séminaire, comment il est possible de dépasser la butée freudienne sur le roc de la castration en fin de cure, par un maniement correct du transfert fondé sur un repérage éclairé de la place et de la fonction de l'analyste situé au lieu de l'objet *a*.